De la dénomination à la nomination

Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom

From denomination to nomination: meaning, social context and the specificity of the noun as a semantic category

Paul Siblot

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/praxematique/368>

DOI : 10.4000/praxematique.368

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 189-214

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Paul Siblot, « De la dénomination à la nomination », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 36 | 2001, document 8, mis en ligne le 01 janvier 2009, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/368> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.368>

Paul SIBLOT
Praxiling, UMR CNRS 5475
Université Paul Valéry — Montpellier III
(Paul.Siblot@univ-montp3.fr)

De la dénomination à la nomination

Les dynamiques de la signifiante nominale et le propre du nom

Comme rien ne permet d'isoler la construction du langage humain d'expériences de contact, le langage, comme toute praxis, pose l'existence objective : l'existence du monde matériel. [...] Mais comme rien non plus ne permet de dire que le langage correspond terme à terme à la réalité objective, nous ne pourrions jamais le prendre que comme une représentation, un « spectacle » substitué au réel. (R. Lafont).

1. Embarras terminologique et épistémologique

1.1. Dans le discours ordinaire, mais aussi dans le discours savant, on parle de *dénomination* sous les espèces d'une évidence qui va de soi : tel élément du réel, être ou chose, est dénommé de telle façon. On dit également *appelé, désigné ou nommé*, car l'usage n'établit pas de distinction nette entre ces verbes. Le dictionnaire donne de *dénomination* une définition triviale, presque générique, car susceptible de valoir pour l'ensemble des termes auxquels le lexicographe renvoie au titre de la synonymie : « Désignation (d'une personne ou d'une chose) par un nom. Nom affecté à une chose ; *appellation, désignation* » (*Le Nouveau Petit Robert*, 1993). Quoi de plus immédiat en effet, de plus élémentaire ? Les dénominations entérinent les pratiques langagières,

lesquelles fournissent aux investigations du langage leur matériau premier et leur fondement empirique.

— Que trouvez-vous à y redire, cher collègue ? L'affaire est entendue, et depuis longtemps. Ne cédez pas aux inclinations perverses, ne vous adonnez pas au plaisir de couper les cheveux en quatre. Pour une fois où tout le monde est d'accord, évitons de compliquer les choses.

— C'est cet unanimité qui précisément fait problème. Sous une même « dénomination » se conjoignent la compréhension d'une notion linguistique et l'idée que les usagers spontanément se font de la *dénomination* : celle d'une étiquette accolée à un élément du réel. On est alors au risque de contaminer l'élaboration métalinguistique par une représentation épilinguistique. Souvenez-vous, c'est par une mise en garde à l'encontre de cette compréhension spontanée que s'ouvre la leçon de Saussure sur la nature du signe :

Pour certaines personnes la langue, ramenée à son principe essentiel, est une nomenclature, c'est-à-dire une liste de termes correspondant à autant de choses. Par exemple : (*figurines d'un arbre et d'un cheval mis en regard des dénominations ARBOR, EQUOS*). Cette conception est critiquable à bien des égards. Elle suppose des idées toutes faites préexistant aux mots ; elle ne nous dit pas si le nom est de nature vocale ou psychique, car *arbor* peut être considéré sous l'un ou l'autre aspect ; enfin elle laisse supposer que le lien qui unit un nom à une chose est une opération toute simple, ce qui est loin d'être vrai (1916/1972 : 97).

La relation du langage au réel n'a rien en effet d'« une opération toute simple ». Les protagonistes du *Cratyle* s'interrogeaient déjà sur la nature de ce « lien » et se demandaient s'il est conventionnel ou s'il révèle la nature profonde de l'être nommé. Saussure résout la question en la supprimant : « le signe linguistique unit non une chose et un nom, mais un concept et une image acoustique » (*id.* 98). Le référent renvoyé à « l'extra-linguistique », *exit* le troisième terme du triangle sémiotique aristotélicien. L'association du Sé au Sa est déclarée arbitraire et le signe, clos sur lui-même, n'est plus défini que par ses rapports aux autres éléments du système. Benveniste toutefois corrige. Cette association ne saurait être arbitraire puisqu'elle est constitutive du signe,

donc nécessaire ; c'est la relation du signe au réel qu'il faut tenir pour arbitraire, et cela en raison d'un principe de précaution méthodologique :

Ce problème n'est autre que le fameux : *physei ou thesei* ? et ne peut être tranché que par décret. C'est en effet, transposé en termes linguistiques, le problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde, problème que le linguiste sera peut-être un jour en mesure d'aborder avec fruit, mais qu'il fera mieux pour l'instant de délaïsser. Poser la relation comme arbitraire est pour le linguiste une manière de se défendre contre cette question et aussi contre la solution que le sujet parlant y apporte instinctivement. Pour le sujet parlant, il y a entre la langue et la réalité une adéquation complète : le signe recouvre la réalité ; mieux, il *est* cette réalité (1966 : 52).

Pour prévenir la confusion il faut maintenir, de façon arbitraire quoique heuristiquement justifiée, le principe de l'arbitraire. Principe qui change alors de statut car il n'est plus considéré comme une propriété du langage et devient une postulation méthodologique. Les questions posées sur le rapport du langage au réel demeurent cependant. On a beau vouloir, ainsi que Benveniste le conseille, s'en défaire et les renvoyer à la philosophie du langage, le choix s'avère peu convainquant, parce qu'il est contre-intuitif, et surtout parce que toute caractérisation de la dénomination l'invalide aussitôt :

En linguistique, la dénomination est un concept aux contours mal délimités dont l'extension varie considérablement selon les théories et les auteurs. Les définitions « larges » la présentent comme la relation qui unit l'expression linguistique à une entité extra-linguistique ; les définitions « moyennes » l'assimilent au rapport qui s'établit entre une unité codée, item lexical en tête, et son référent ; les définitions « restreintes », enfin, la limitent au lien désignationnel entre la catégorie grammaticale nominale, dans laquelle on privilégie le substantif et la classe référentielle correspondante. Toutes se rejoignent, en fait, pour y voir la désignation d'un être ou d'une chose extra-linguistique par un *nom*

(*name*). Mais si elles s'accordent sur la dimension référentielle, elles se séparent sur la définition du nom (1984 : 77)¹.

Constat auquel nous souscrivons, mais qui soulève nombre d'interrogations épistémologiques et terminologiques. Dire que la fonction désignationnelle constitue le trait commun de toutes les compréhensions de la dénomination implique d'opter pour une sémantique référentielle². Le réalisme requis pour l'analyse de l'actualisation discursive et de l'acte de référenciation³ doit alors valoir aussi au plan de la langue et trouver un statut en théorie. Ce dont les élaborations linguistiques se préoccupent peu alors que s'y joue la nature du sens « en langue ». D'autre part, la notion de *désignation* intéresse l'ensemble des morphèmes lexicaux et couvre, outre le nom, l'adjectif, le verbe et l'adverbe ; elle s'étend même aux unités non codées et aux signes non linguistiques. Aussi *désignation*, entendu pour tous les signes, et *dénomination*, entendu pour la seule catégorie nominale, ne relèvent pas du même niveau d'analyse ; le premier correspond au mot ou au terme (que l'anglais appelle *name*), le second au substantif (*noun*). On parle pourtant de *dénomination* pour l'ensemble des catégories du discours ; *désignation* et *dénomination* sont alors congruents, et leurs emplois parallèles ne vont pas sans difficulté. Outre la contradiction *de dicto* entraînée par une extension du sens de *dénomination* qui fait parler de nom pour des termes qui n'en sont pas, cet emploi du terme incite à

-
- 1 Cette synthèse de la question fait référence et sera souvent mentionnée par la suite.
 - 2 Lexicographes et sémanticiens y ont en fait toujours souscrit car ils ne pouvaient dans leur pratique faire autrement, bien qu'en théorie la sémantique structurale dont ils se prévalaient ait soutenu le contraire. Quoi de plus concret et de plus manifestement praxique que des sèmes « purement linguistiques » tels que « avec dossier », « sur pieds », « pour une personne » (Pottier, 1963) ? Et comment reconnaître dans *tête d'un arbre* le sème « verticalité » qu'on oppose à « horizontalité » dans *tête de cortège* (Greimas, 1966) si ce n'est en se reportant aux connaissances acquises par l'expérience ? Sans ces savoirs sur le monde, les articles de dictionnaires ne seraient ni lisibles, ni opératoires : ils ne feraient pas sens.
 - 3 Le terme de *référence* peut être saisi de façon processuelle aussi bien que résultative ; en conséquence, il signifie à la fois l'acte et son résultat. Afin d'éviter les équivoques de cette ambivalence, on parlera de *référenciation* pour l'acte opéré lors de l'actualisation (on dit parfois *référence actuelle*), et de *référence* pour son aboutissement (référence dite *virtuelle* ; cf. Milner, 1982 : 10).

confondre le processus général de catégorisation avec les spécificités de la catégorie nominale.

La situation, on le voit, est passablement confuse. Elle résulte selon nous d'une difficulté plus fondamentale qui apparaît lorsqu'on s'interroge sur ce qui paraît constituer le dénominateur commun de toutes les acceptions de *dénomination*, mais aussi de *désignation* et d'*appellation*. En quoi consiste exactement le « lien » dit « désignationnel » ou « référentiel » (Kleiber, 1984) convoqué pour définir la dénomination ? Est-ce seulement l'idée générale de rapport à l'extra-linguistique ? On voit mal, sur une question aussi cruciale pour la réflexion sémantique, qu'on se satisfasse de la tautologie selon laquelle une désignation a pour caractéristique d'établir un « lien désignationnel », c'est-à-dire de désigner. Or la nature de ce « lien », que Benveniste recommande d'éloigner du champ des interrogations linguistiques, détermine la compréhension que nous pouvons avoir de la dénomination. Il faut donc essayer de faire le point, à commencer sur la terminologie en usage.

1.2. Un examen de l'étymologie et de l'évolution diachronique des termes concurrents, la consultation des dictionnaires de langue ou de spécialité, l'observation des emplois dans le langage ordinaire et les discours métalinguistiques corroborent l'imbroglio terminologique témoin de l'embarras épistémologique⁴. On peut néanmoins récapituler par un rapide bilan :

— Dans la langue courante comme dans les emplois savants, il n'y a pas de discrimination nette entre *désignation*, *appellation* et *dénomination*. Les dictionnaires de langue les donnent pour synonymes et ceux de spécialité⁵ attestent l'absence de définitions établies, ou de fréquentes interversions entre celles proposées.

— *Désignation*, qui concerne l'acte aussi bien que son résultat, vaut en conséquence pour le discours et pour la langue. Le terme intéresse

4 L'étude n'a pu trouver place dans cet article ; nous n'en retenons que les conclusions qui intéressent notre propos.

5 Ont été consultés : Dubois (1973), Ducrot et Schaeffer (1995), Gary-Prieur (1999), Greimas et Cortès (1979 et 1986), Maingueneau (1996), Martinet (1969), Moeschler et Reboul (1994), Molinié, (1992), Mounin (1974), Pottier (1963).

l'ensemble des signes (linguistiques ou non), l'ensemble des expressions langagières (lexicalisées ou non), l'ensemble des morphèmes (nominaux ou non). Sa position est hypéronymique et le terme couvre également les emplois qui ne sont pas précodés.

— *Appellation* porte sur les usages et les emplois linguistiques, y compris idiolectaux ou atypiques. Ce déverbal garde de l'acte de parole qu'il désigne initialement (*appellare*, « apostropher, adresser la parole à quelqu'un ») une représentation plus tensive que celle de ses concurrents. Processuel et résultatif comme *désignation*, il vaut lui aussi pour la langue et le discours. Le terme n'est pas répertorié dans le vocabulaire métalinguistique.

— *Dénomination* est plus marqué que *désignation* par le sémantisme du préfixe, du fait de la coexistence de *nomination*. Expressément résultatif, il « assume surtout le sens métonymique de “nom attribué” » (Rey, 1995). Aussi son emploi pour désigner des actualisations en discours est-il une première incongruité. S'y ajoute celle de l'extension de *dénomination* aux catégories du discours autres que le nom ; élargissement qui nécessite de distinguer entre un « nom-*name* » et le nom grammatical. La dénommée *nomination* s'avère aussi mal nommée que le cordonnier mal chaussé et sa prépondérance dans les emplois linguistiques correspond à la prédominance du « point de vue de la langue ».

— *Désignation*, *appellation* ou *dénomination*, la catégorisation du réel par le langage est le plus souvent envisagée au plan général de l'ensemble des parties du discours (nom, adjectif, verbe, adverbe : *name*) autres que les mots grammaticaux, et méconnaît les particularités de la catégorisation nominale. C'est pourtant sur cette dernière que se focalisent presque toujours les représentations spontanées aussi bien que les exemplifications de l'analyse linguistique.

— L'étymologie, l'usage latin et celui du français courant assignent à *nommer* et à *nomination* de « distinguer, désigner par un nom (une chose, un concept), qualifier » (*Nouveau Petit Robert*, 1993), avec valeur processuelle. Les emplois concernent en priorité l'actualisation discursive, mais également les actes d'institution d'une dénomination pour lesquels on parle alors d'« acte de baptême ».

— L’extension métonymique « désigner à un poste », apparaît en latin comme sens second, pour le verbe comme le déverbal ; elle devient première en français pour la forme nominale seule. L’ambivalence de *nomination* ainsi créée (nomination à un poste/nomination en langage) contribue à raréfier son emploi en linguistique où le terme n’appartient pas au vocabulaire habituel. Il est par contre d’un emploi systématique dans les analyses du discours psychanalytiques tenues, par leur effort de remontée vers les structures psychiques profondes du sujet, de travailler sur les formes vivantes de la parole.

De ce bilan plutôt complexe, un enseignement simple peut être tiré. Il apparaît conforme à la diachronie, à la morphologie, à la logique, aux pratiques langagières et aux fins théoriques, d’assigner à *nomination* le champ du discours, et à *dénomination* celui de la langue. La proposition laisse entier « le problème du nom » (Kleiber, 1984 : 81), nous dirons « le propre du nom », qui est au fondement des deux appellations. Mais elle conduit à en réévaluer les données en introduisant la problématique de l’actualisation dans un champ de recherche où le lexique n’est le plus souvent envisagé que du point de vue de la langue. D’autre part, quel que soit le terme employé, le « lien désignationnel » est toujours concerné. La question posée est donc celle du rapport du langage au réel, celle du sens lié à la référence et à la référenciation. Nous allons voir en quoi la perspective de la nomination peut renouveler et enrichir la problématique classique de la dénomination.

2. Dialectique et dialogisme de la nomination

2.1. S’intéresser à la nomination n’est pas l’effet d’un désintérêt pour la dénomination, mais d’une attention accordée aux modalités de la production contextuelle et interdiscursive du sens⁶. L’examen de l’actualisation (cf. Barbéris *et al.*, 1998) conduit à opter pour une perspective processuelle que le statisme du signe saussurien et de la sémantique structurale ne peuvent prendre en charge. C’est pourquoi on

6 Notre réflexion se limite au cas des noms communs, aux relations de dénomination dites « métalinguistiques » par Kleiber (1984), et non aux relations dites « ordinaires » qui concernent les Npr.

substitue à la notion de lexème celle de *praxème*, issue d'une analyse critique des propositions de Hjelmslev pour une glossématique de stricte obédience saussurienne fondée sur la postulation de l'immanence du sens. De la *praxématique*, on ne rappellera que les éléments utiles⁷. Cette linguistique trouve son origine dans certaines propositions de la psychomécanique de Guillaume dont elle reprend l'ambition d'une saisie des processus de la « pensée pensante ». Elle en modifie toutefois la problématique en établissant son projet d'une dynamique de la production du sens sur des fondements épistémologiques expressément réalistes. Elle part du plus empirique des constats, celui de l'existence du *réel*, lequel comprend non seulement ce que nous pouvons savoir de lui mais aussi tout ce que nous en ignorons. On appellera *logosphère* la représentation du monde en langage. C'est à partir des informations fournies par les expériences perceptives, pratiques et sociales que cette représentation est élaborée, notamment dans les catégorisations linguistiques. À partir donc de *praxis* et des connaissances qui en résultent ; ces savoirs, dits « encyclopédiques », sont à tort tenus pour extra-linguistiques⁸. Faute de pouvoir en donner une meilleure caractérisation, on parlera métaphoriquement de *programmes de sens* pour désigner les traits⁹ constitutifs des catégorisations et *capitalisés* dans

7 Pour une problématique d'ensemble, voir Lafont, 1978 ; pour celle du praxème, voir Siblot, 1997.

8 L'observation, banale, serait au rang des vérités de La Palice si elle n'était régulièrement oubliée. Kleiber rappelle à bon droit : « Dire que le sème « pour la ville » est pertinent pour *autobus*, parce qu'il permet de distinguer *autobus* d'*autocar*, « pour la campagne », revient à dire qu'un transport en commun de ce type, pour pouvoir être appelé *autobus*, doit être destiné aux parcours urbains » (1990 : 25). Une fois le constat réaliste fait, la question est d'en tirer les conséquences théoriques.

9 On doit convenir que sur cette question, aussi cruciale qu'ancienne sur laquelle les recherches cognitives se jettent croyant la découvrir, aucune problématique sémantique n'apporte encore de lumière satisfaisante. Nous nous en tiendrons à observer qu'il convient de se garder d'une sémantique référentielle immédiate et trompeusement « objective ». Le locuteur inuit, qui dispose de 21 catégories lorsqu'il veut nommer un environnement vital pour sa société, ne voit pas la même chose que l'homme méditerranéen auquel suffit l'unique dénomination de *neige*. C'est à travers les « grilles » de logosphères diversement élaborées par les langues et les cultures que chaque locuteur peut, non seulement concevoir et catégoriser, mais aussi percevoir le monde. Des locuteurs d'aires linguistiques différentes « ne parlent pas *immédiatement* de la même chose », de manière objective ; ils ne parlent jamais que de la

les dénominations ; certains de ces programmes sont sélectionnés et actualisés au terme d'opérations de *réglage du sens* lors de la mise en discours¹⁰. C'est la réitération de ces *actualisations* discursives qui charge de sens la catégorie constituée et transforme des emplois en usage, la praxis langagière s'ajoutant ainsi aux autres praxis pour enrichir et faire évoluer le contenu sémantique.

Cette présentation du praxème, sommaire mais suffisante à notre propos, indique une problématique indissociablement anthropologique et référentielle. Les praxis (perceptives, matérielles, sociales ou discursives) postulent à travers les relations entretenues avec l'environnement (matériel, social, culturel et communicationnel) une présence active d'un sujet producteur du sens. Dimension réaliste évidente dans la référenciation qui requiert un positionnement du sujet dont les déictiques sont ordinairement l'illustration, et dont l'effet est également relevé dans les déterminants. Mais on en méconnaît l'emprise sur la référence virtuelle ou l'actualisation nominale. Pourtant, toute désignation, appellation ou dénomination est foncièrement praxique. Historisée et culturalisée en langue, contextualisée en discours, elle ne saurait être envisagée d'un point de vue exclusivement logique¹¹. D'où la

perception culturalisée et socialisée qu'ils en ont. Cela introduit une relativité linguistique fondamentale que l'analyse sémantique oublie trop souvent et qui ne signifie ni une inévitable incompréhension, ni même d'irréductibles spécificités. On retrouve d'ailleurs le problème de cette diversité au sein d'une même langue ; il resurgit au niveau des « réglages de sens » possibles pour un même terme et des « points de vue » différents qu'il est à même d'actualiser.

10 La position adoptée par Cadiot et Habert semble proche de celle-ci, lorsqu'ils considèrent que « le réglage des énoncés en situation entraîne un ajustement au niveau requis » (1997 : 5). Ils en proposent une illustration. « *Ce théorème est utile/ difficile/ récent/ illisible* : chaque adjectif correspond à l'activation d'une « zone » différente de l'objet synthétique « théorème » ou, dans une formulation différente, à des phases différentes de sa conceptualisation » (*ibid.*).

11 Constat fondateur de l'hypothèse dite de Sapir-Whorf. « L'organisation sémique reflète en toute langue la praxis de la société qui culturalise les référents, de manière spécifique dans chaque cas, de sorte que l'on peut considérer les mots comme des praxèmes ou expressions linguistiques de cette praxis. L'objet d'une praxématique comme discipline ancrée sur la nature réelle des vocabulaires dans les langues est caractérisée, par opposition au statisme de l'étude lexicale, par le fait qu'il change en fonction de la praxis et de ses représentations » (C. Hagège, *L'homme de paroles*, 1985/1987 : 288).

nécessité de prendre en considération la relation qui lie le langage au réel par l'entremise des praxis. La polysémie n'apparaît plus alors comme une défaillance dommageable, mais comme l'effet normal de la pluralité des praxis associées à l'objet.

2.2. Les définitions lexicographiques attestent d'emblée cette nature polysémique. Ainsi de *ville* : « Milieu géographique et social formé par une réunion organique et relativement considérable de constructions et dont les habitants travaillent, pour la plupart, à l'intérieur de l'agglomération, au commerce, à l'industrie, à l'administration » (*Nouveau Petit Robert*). Outre le caractère praxique de la caractérisation, la multiplicité et la diversité des informations requises pour la définir impliquent une catégorisation polysémique dont la phraséologie rend directement compte : *bâtir une ville*, *ville-dortoir*, *villes saintes*, *ville fortifiée*, *ville ouverte*, *ville haute*, *ville indigène*, *ville de cent mille âmes*, *cœur de ville*, *la ville de Paris*, *aller en ville*, *dîner en ville*, *toilette de ville*, etc. Ces expressions consacrées par l'usage, dont certaines figées ou en voie de figement, correspondent à une multiplicité de pratiques sociales, religieuses, administratives, vestimentaires... qui correspondent chaque fois à une relation particulière à l'objet *ville*. On peut, par un test simple, pousser le constat plus avant. Alors que *clés de la ville*, *hôtel de ville*, *sergent de ville* font sens sans difficulté, d'autres expressions formées sur un même patron syntagmatique telles que **clés de la chaise**, **hôtel de chaise**, **sergent de chaise**, ou bien **digicode de la ville**, **palace de ville**, **colonel de ville**, apparaissent bizarres sinon dénuées de sens, et requièrent la construction d'« univers possibles » pour rendre intelligible des appellations qui ne le sont pas à partir de connaissances spontanées. Si *clés de la ville* fait sens, c'est en raison d'un enchaînement de praxis ; une sédentarisation ancienne de l'habitat, avec une accumulation conséquente de biens qui suscitait la convoitise de prédateurs dont on s'est protégé par des architectures défensives, des remparts percés de passages, eux-mêmes obturables par des portes, lesquelles se fermaient avec des serrures... De tels savoirs n'ont été ni mémorisés, ni capitalisés par les praxèmes de *clés de la chaise* ; rien toutefois n'empêche d'imaginer une chaise à porteurs dont les portes

auraient été fermées à clé. Ces savoirs ne sont pas capitalisés non plus pour ceux de *digicode de la ville*, mais il n'est pas impossible qu'une telle expression ne relève déjà plus de la science-fiction et que, dans certaines villes, des quartiers soient sous protection électronique comme le sont des immeubles. Les syntagmes mobilisent des représentations qui ne résultent pas de la simple addition de chacun des termes. Il faut qu'un savoir tiré des praxis fonde l'articulation entre les appellations. Ainsi l'objet *ville* est-il vu dans les expressions que la phraséologie enregistre sous un angle particulier, lequel correspond à une praxis particulière : urbanisme, gestion de la cité, commerce, urbanité.... Il en va de même pour tout praxème : *alcool* désigne selon l'utilisation une boisson euphorisante, un liquide antiseptique ou un carburant. La définition première de la polysémie s'en trouve confortée, et pour une part réévaluée :

Le sens nouveau, quel qu'il soit, ne met pas fin à l'ancien. Ils existent tous les deux l'un à côté de l'autre. Le même terme peut s'employer tour à tour au sens propre ou au sens métaphorique, au sens restreint ou au sens étendu, au sens abstrait ou au sens concret... À mesure qu'une signification nouvelle est donnée au mot, il a l'air de se multiplier et de produire des exemplaires nouveaux, semblables de forme, mais différents de valeur. Nous appellerons ce phénomène de multiplication la *polysémie*. (Bréal, 1897 : 143)

Cette dernière est bien constituée ainsi que Bréal le dit par ajouts successifs de significations, mais le phénomène ne se réduit pas à cette accumulation diachronique. Il résulte d'abord de la diversité des points de vue à partir desquels il est possible de considérer un même objet. Cette détermination praxique précède la succession temporelle qui enregistre dans le temps la variation constitutive des divers points de vue praxiques sur l'objet. Fondamentalement, le sens n'est pas inhérent aux mots mais aux praxis. Il passe de celles-ci aux discours qui le symbolisent et le formalisent avant que la langue ne le capitalise¹². C'est de cette situation initiale dont il faut partir pour poser la problé-

12 Un autre recouplement nous semble là encore manifeste entre cette problématique et celle de « la polysémie par sous-détermination et accommodation » que Cadiot et Habert (1997) associent aux « zones actives » de Langacker ».

matique de la nomination dont toute dénomination procède. Inversion qui fait de celle-ci la conséquence de celle-là, et revient à rappeler tout bonnement que les usages ne sont que l'effet des emplois. Il s'ensuit quelques réévaluations.

2.3. Le « lien désignationnel » repéré, Kleiber donne de la dénomination la caractérisation suivante :

Pour que l'on puisse dire d'une relation signe/chose qu'il s'agit d'une relation de dénomination, il faut au préalable qu'un lien référentiel particulier ait été instauré entre l'objet *x*, quel qu'il soit, et le signe *X*. Nous parlerons pour cette fixation référentielle, qu'elle soit le résultat d'un acte de dénomination effectif ou celui d'une habitude associative, d'acte de dénomination, et postulerons donc qu'il n'y a relation de dénomination entre *x* et *X* que s'il y a eu un acte de dénomination préalable (1984 : 79).

Nous en serons d'accord avec lui. Il paraît logique de considérer, pour recourir à un emploi avec quelque chance d'être entendu, que l'usage doit en avoir préalablement codifié le « lien désignationnel » par ce que Kleiber appelle un « prédicat de dénomination » (être appelé {*N*} *x*). On relèvera que l'« acte de baptême », souvent évoqué à cette occasion, ne vaut en réalité que pour les appellations définies (Npr de personnes, d'institutions, de marques, de bateaux, etc.) dont l'attribution fait l'objet de cérémonies. Dans le cas général des noms communs, il s'agit d'une « habitude associative » qui ne résulte pas d'un acte ritualisé et ne relève pas de la commodité de cet acte originel. On observera surtout que la postulation de l'antécédence du code ne rend qu'un compte partiel du processus mobilisé et reconduit la compréhension traditionnelle de la dénomination en tant qu'étiquetage, et celle de la langue comme nomenclature. Elle relève d'une présupposition logique dont l'abstraction ignore et efface la réalité de ce qui, dans les pratiques langagières, est un acte de parole effectif ; acte qu'il convient de saisir dans le cours et les conditions de son effectuation.

On peut établir le constat de sa dynamique à partir de l'inversion qui fait de la nomination un acte antérieur à l'entregistrement de la dénomination. Ne serait-ce qu'en vertu de la réversibilité du problème de l'œuf et de la poule, on est en droit d'invertir l'ordre de

postulation : tenir que l'emploi précède l'usage et considérer que ce sont les pratiques langagières qui construisent le système de la langue. Ce que nous croyons en effet. Dans cette éventualité le locuteur doit, avant même de désigner, faire le choix d'une désignation. On parle de « paradigme désignationnel » pour les appellations entre lesquelles il lui faut opter. Quelle que soit la compréhension de ce paradigme¹³, le choix opéré signifie en vertu du principe structural selon lequel un signe tire sa signification du fait des possibilités non retenues, lesquelles lui assignent un sens systémique « en creux », par défaut¹⁴. Ce qui vaut effectivement lorsque le champ des possibilités est circonscrit ; mais de telles clôtures le plus souvent n'existent pas. Ainsi pour les termes d'adresse (*Jean/ Jeannot/ Jean Legrand/ Legrand/ Monsieur Legrand/ l'instituteur/ cher collègue/ ce tartuffe/ ce crétin... ad libitum*) ; non seulement tous les noms d'oiseaux sont possibles, mais aussi toutes les antonomases, tous les tropes imaginables et l'infinité des catégorisations possibles. Que leur pertinence et leur opérativité varie ne change rien à leur illimitation. Qu'est-ce à dire ?

— Si la limitation du « lien désignationnel » aux unités lexicales codées (*name*) est un choix heuristiquement justifiable, elle a pour contrepartie d'exclure les cas de désignation par d'autres appellations (lexies complexes, périphrases...) qui établissent elles aussi, bien que de manière conjoncturelle, des « liens désignationnels ». Leur mise à l'écart présente l'inconvénient de restreindre l'analyse aux unités lexicalisées et par là au seul domaine de la langue, au détriment des conditions effectives de la pratique discursive.

13 Leur examen n'est pas envisagé ici. On signalera seulement que Tamba-Mecz distingue dans les mécanismes structuraux de la régulation lexicale du sens un niveau systématique et un niveau référentiel (1988 : 100). Mortureux reprend la distinction mais l'envisage dans le cadre de la coréférence discursive (1997 : 100).

14 On rappellera les formules du CLG : « (les concepts) sont purement différentiels, définis non pas positivement par leur contenu, mais négativement par leurs rapports avec les autres termes du système. Leur plus exacte caractéristique est d'être ce que les autres ne sont pas (162). /.../ jamais un fragment de la langue ne pourra être fondé, en dernière analyse, sur autre chose que sur sa non-coïncidence avec le reste (163). /.../ dans la langue il n'y a que des différences (166). /.../ ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue (168) ».

— La prise en considération des cas rejetés (tels *le petit blond à lunettes/ l'homme d'hier/ la personne dont je vous ai déjà parlé*, etc.) relativise le rôle de la codification et conduit à envisager les modalités de réalisation du « lien désignationnel » dans l'actualisation discursive.

2.4. Lorsqu'on considère l'acte de nommer dans le cadre d'une sémantique réaliste, il n'est plus possible de maintenir la compréhension archétypale du nom toujours dominante au plan épilinguistique, et le plus souvent reconduite au plan métalinguistique. Compréhension selon laquelle le langage, et le nom tout particulièrement, diraient en l'étiquetant l'être, l'essence de l'objets nommé. La langue du Paradis livrait cette vérité, mais depuis la chute de Babel et celle conséquente de l'homme dans son humaine condition, nous ne pouvons dire les choses que telles qu'elles sont « pour nous » ; non telles qu'elles sont « en soi », de manière intrinsèque et absolue. C'est pourquoi la relativité linguistique n'est pas de l'ordre d'une « hypothèse », fût-elle de Sapir et de Whorf. Elle est une donnée consubstantielle au langage, une donnée première qui intéresse directement le « lien désignationnel ». Celui-ci n'est pas une simple antériorité logique dont rendrait compte le « prédicat de dénomination » ; l'usage qui l'instaure résulte de la construction praxique des catégorisations linguistiques constitutives de la logosphère. Il est l'effet d'une « dialectique du langage et du réel » (Lafont, 1978) qui n'est pas de l'ordre d'une relation abstraite mais des rapports praxiques du sujet parlant avec son environnement. En témoigne l'acte de nomination.

À défaut de pouvoir nommer l'objet « en lui-même et pour lui-même », je le nomme tel qu'il m'apparaît et me concerne, tel que je le perçois, que je l'utilise et qu'à partir de là je peux le concevoir. Aussi quand je crois nommer l'objet lui-même, c'est mon rapport à lui qu'en réalité je nomme. Et comment ferais-je autrement, sauf à prétendre à la transcendance ? Cette dialectique du locuteur au réel qu'il nomme, faite d'une multitude d'interactions, à travers lesquelles catégorisation, représentation et sens sont sans cesse réajustés, confère une relativité foncière au « lien désignationnel » à travers lequel la relation du langage au réel est rejouée en chaque actualisation discursive. Toute nomination exprime une vision de la chose nommée, vue « sous un certain

angle », à partir du « point de vue » auquel se place le locuteur. Elle est par là une prise de position à l'égard de la chose nommée qui désigne, en même temps que l'objet nommé, la position prise pour le nommer. Aussi un locuteur ne peut-il désigner sans se désigner lui-même : « Dis-moi comment tu nommes, je te dirai qui tu es ». Désigner un même conflit social, en parlant de *défense des travailleurs*, de *lutte des classes*, d'*inadaptation des appareils syndicaux*, d'*archaïsme des mentalités* ou de *plan social* atteste des « visions des choses » et des prises de positions distinctes, révélatrices d'intérêts et d'engagements idéologiques différents¹⁵. Aussi est-il problématique de restreindre la réflexion sur la nomination et la dénomination à des paradigmes désignationnels délimités, ou même au seul lexique établi. À chaque actualisation, en fonction de contextes situationnel et communicationnel, en fonction de stratégies discursives également, le locuteur opte pour une appellation, simple ou complexe, lexicalisée ou non, dans laquelle il énonce sa *prise de position* et son *point de vue* à l'égard de l'objet nommé. Cette problématique, qui intéresse toute désignation, doit être envisagée d'abord à ce niveau, avant celui des effets de sa restriction à des appellations particulières, nominales par exemple. C'est pourquoi il convient de substituer à l'idée traditionnelle de l'étiquetage en langue sous forme de dénominations, la dynamique de praxèmes : d'actes de parole, de *nominations* qui mobilisent de surcroît des relations interdiscursives.

2.5. Dans la présentation faite du praxème, nous avons vu que les praxis discursives s'ajoutent aux pratiques matérielles et sociales pour construire le sémantisme d'un terme. De la même façon, dans la nomination, s'ajoutent aux relations à l'objet nommé les relations aux autres dénominations possibles du même objet. Lorsqu'on se place dans le

15 Une enquête sociolinguistique récente, conduite au sein de l'UMR CNRS 5475 sous la direction de J. Bres et P. Martel (2001), en apporte confirmation. Les personnes étaient appelées à livrer leur opinion à propos d'un débat qui a défrayé la chronique locale : « la bonne prononciation de *Montpellier* : Montpeulier, Montpélrier ou Montpéyé » ? On observe que les enquêtés disent, par le biais de stéréotypes sociaux mais selon leur vécu personnel, une vision propre de Montpellier investie par l'affectivité et la socialité de leur sujet. Au prétexte d'énoncer une norme linguistique, ils parlent en fait d'eux-mêmes et tiennent un discours identitaire.

cadre des propositions avancées sur la nomination, ce sont des « relations avec », des « prises positions à l'égard », des « points de vue sur » l'objet qui apparaissent au fondement du sens. Ce sont en fait ces rapports que la langue enregistre en même temps que le positionnement du locuteur à l'égard d'autres sujets. C'est la raison pour laquelle l'emploi dans le discours politique de termes et d'expressions tels que *la France* ou *l'honneur de la France*, *patron* ou *camarade*, *partage* ou *solidarité*, fonctionnent avec certains cotextes et dans certains contextes comme marqueurs de positions. Il sont l'indice de l'adhésion à des points de vue repérés comme « gaulliste », « marxiste » ou « chrétien ». C'est pourquoi les discours donnent à entendre des « voix » et des « accentuations », selon les formulations de Bakhtine. Mais pour que le dialogisme puisse se manifester ainsi dans la dynamique des actualisations discursives, il lui faut être présent en langue sous la forme de potentialités susceptibles d'être activées. On peut dire que les praxèmes y sont « habités » de prises de position d'une antériorité analogue à celle du « prédicat de dénomination ». La possibilité de percevoir des « voix » dans les mots tient à une mémoire discursive qui enregistre, en même temps que des points de vue, les positions interdiscursives de ceux qui les expriment. Au delà d'un sens abstrait, logique, impersonnel, « désincarné » enregistré par le dictionnaire, des éléments de l'énonciation et du contexte, liés à l'acte de parole que constitue la nomination sont mémorisés et sont susceptibles d'être réactivés lors de l'actualisation du terme. Aussi l'actualisation exprime-t-elle, outre les rapports à l'objet nommé, ceux entretenus avec les autres dénominations d'un paradigme désignationnel, avec d'autres points de vue sur l'objet et d'autres prises de positions des sujets. Au structuralisme lexical statique sont substituées les dynamiques de structurations interactives à l'égard de l'objet, et interdiscursives envers d'autres locuteurs. Ainsi la problématique de la nomination conduit-elle à parler d'une *dialectique du langage et du réel* et d'un *dialogisme de la nomination*. Pour une sémantique discursive, qui se veut anthropologique et référentielle¹⁶, un

16 La problématique de la nomination s'affiche praxique et anthropologique, conforme au refus par la praxématique de séparer la langue du discours, le linguistique du sociolinguistique. Elle rejoint une observation courante, de grande généralité. On

tel dialogisme est un ressort décisif de la production du sens. Ignorée par la problématique classique de la dénomination, cette dynamique de la signifiante praxémique peut sembler nouvelle ; elle correspond en fait à une bien ancienne définition du dialogisme, la toute première :

Chaque mot, nous le savons, se présente comme une arène en réduction où s'entrecroisent et luttent les accents sociaux à orientation contradictoire. Le mot s'avère, dans la bouche de l'individu, le produit de l'interaction vivante des forces sociales (Bakhtine, 1929 : 67).

3. Le propre du nom

3.1. Les observations précédentes valent pour l'ensemble des désignations linguistiques, lesquelles relèvent toutes de la problématique de la nomination. Reste à rendre compte des spécificités que la catégorie nominale y affiche : « à expliquer le pourquoi du lien entre la catégorie grammaticale du nom et le phénomène de la dénomination » (Kleiber, 1984 : 86). Aux plans épilinguistique et métalinguistique le nom occupe en effet une position régaliennne. En témoignent l'attitude des parents guettant dans le babil enfantin les premières nominations qu'ils voient comme la preuve de l'accès au langage et au sens ; les nomenclatures illustrées des ouvrages destinés à l'apprentissage du vocabulaire ; les inépuisables débats confucéens, kabbalistiques ou

admet qu'un locuteur parle *hic et nunc*, et que son discours s'insère dans des cadres naturellement donnés, les « catégories *a priori* » de l'espace et du temps du vocabulaire kantien. À ces données de « nature », la nomination demande d'ajouter celles de la « culture », que le système linguistique tout à la fois enregistre, formalise et pour partie constitue. Données qui s'imposent à un « homme de paroles » dont le discours et la langue sont, tout comme lui-même, embarqués dans le cours de l'histoire, des cultures, des tensions et des conflits sociaux. C'est ce dont la problématique du praxème, celle de la dialectique du langage et du réel et du dialogisme de la nomination, cherche à rendre compte par le biais d'une compréhension dynamique de la production du sens. L'enjeu en a été indiqué dès la fondation de la discipline. Il s'agit de ce que Darmesteter appelle la « vie des mots » (1887), des « causes pour lesquelles les mots, une fois créés et pourvus d'un certain sens, sont amenés à le resserrer, à l'étendre, à le transporter d'un ordre d'idées à un autre » que Bréal donne comme objet d'étude de la sémantique (1897), ou encore de « la vie des signes au sein de la vie sociale » selon Saussure (1916).

platoniciens sur la justesse des noms ; la préséance que lui accordent les grammaires¹⁷ et les analyses de la désignation. C'est cette prééminence qui fait parler de *dénomination* pour l'ensemble des mots sans considération de la partie du discours dont ils relèvent. Et c'est cette préséance qui paraît constituer le « critère fonctionnel » du nom :

Lorsqu'il s'agit dévouer une chose, en somme de « l'appeler », c'est la forme nominale qui est utilisée. De là provient l'étiquette de *nom appellatif* réservée aux substantifs par ceux qui rangent substantifs et adjectifs dans la même catégorie du nom (Kleiber, 1984 : 87).

L'observation est indubitable et l'introspection la corrobore immédiatement ; mais ce constat empirique n'a pas valeur explicative, et la singularité du nom paraît plus précisément repérée par une remarque corrolaire :

L'hétérogénéité sémantique des noms se ramène à un seul commun dénominateur : ils renvoient à des réalités notionnelles (des concepts) de tous ordres, mais qui ont en commun d'être conçues comme des « objets de pensée » que l'on peut évoquer en tant que tels (Riegel *et al.*, 1994 : 168).

Cette particularité, qui correspond au statut nominal des étiquettes, se manifeste de façon spectaculaire dans le fonctionnement autonymique. Il suffit en effet d'« évoquer en tant que tel » un élément linguistique quelconque, lexème, morphème ou phonème... pour qu'aussitôt cet élément prenne les propriétés du nom. Le phénomène, depuis longtemps relevé, est décrit par Condillac de la manière suivante :

17 Pour un examen plus détaillé de ces points, nous nous permettons de renvoyer à Siblot, 1997. On précisera que le recensement des grammaires concerne Damourette et Pichon (1911), Wagner et Pinchon (1962), Martinet (1979), Charaudeau (1992) qui commencent par un chapitre sur le nom ; chez Brunot, Bruneau (1949), Chevalier *et al.* (1964), Dubois, Lagane (1973), Moignet (1981), Grevisse et Gosse (1993), Wilmet (1998) ce chapitre intervient après une présentation d'ensemble ou des constituants de la phrase. À l'inverse, Tamine (1988), Le Goffic (1993) et Riegel *et al.* (1998) ne reprennent pas l'ordre traditionnel et semblent indiquer une évolution vers une emprise moindre de l'exposé canonique.

Les qualités que nous démêlons dans les objets paraissent se réunir hors de nous sur chacun d'eux, et nous ne pouvons en apercevoir quelques unes qu'aussitôt nous ne soyons portés à imaginer quelque chose qui est dessous, et qui leur sert de soutien. En conséquence, nous donnons à ce quelque chose le nom de *substance*, de *stare sub*, être dessous. De substance, on a fait substantif, pour désigner en général tout nom de substance (Condillac, 1775, seconde partie, chap.1).

La capacité du nom à représenter la chose nommée de façon autonome semble mal s'accorder avec le fait que dans la problématique de la nomination on conçoit et on nomme à partir de perceptions, d'expériences pratiques, en exprimant un « point de vue ». Mais comment serait-il possible de concevoir un objet pour lui-même, en lui-même : en son être ? L'analyse de la catégorie nominale ne peut pas ne pas rencontrer des interrogations d'ordre ontologique que le postulat de l'arbitrarité du signe fort commodément supprime, et que Benveniste recommande d'écarter par précaution. Mais il n'est plus possible de continuer à les ignorer dès lors que la faculté de représenter l'être ou la chose « en eux-mêmes » s'avère le propre du nom.

3.2. L'aptitude à évoquer « des réalités notionnelles en tant que telles » (Riegel) fait du nom le lieu privilégié du processus d'essentialisation et de réification du sens. Essentialisation car l'objet, délié des déterminations perceptives et pratiques, de toute contingence, semble alors conçu en son essence-même. Et le sens n'y est plus le résultat d'une production anthropologique qu'un ensemble de facteurs empiriques conditionne, mais paraît inhérent, immanent au mot. La dynamique de la production praxémique effacée, le sens est réifié dans le nom : il est celui d'une dénomination. Cette compréhension archétypale du nom est celle dont les cosmogénèses et les récits de fondation déploient la toute-puissance :

Que le nom ne désigne pas seulement l'être, mais qu'il soit l'être lui-même, et que la force de l'être soit contenue en lui, telles sont quelques unes des présuppositions fondamentales de l'intuition mythique (E. Cassirer, 1925/1973 : 10).

De l'aube des temps où la lumière jaillit d'avoir été nommée par le Verbe divin, à la révélation flamboyante de l'être suprême en son Nom propre, en passant par l'acte premier de l'homme, fait à l'image de Dieu et doté du don de parole qui nomme les animaux de la Création, le récit biblique établit le nom au cœur de toutes les vérités. *Yaveh*, généralement traduit par *je suis celui qui est* ou *ce qui est*, se pose littéralement comme le « prédicat de réalité », comme fondement de toute réalité, de tout être et de leur désignation. Il est bien « Nom entre tous les noms », condition première de toute dénomination qui est célébration de Sa création et de Sa toute-puissance. Essence de toute chose, Il est Le Nom par excellence. C'est cette substantialité que la grammaire donne traditionnellement pour définitoire du nom :

Il faut observer toute l'extension de la notion substantive : dès qu'une chose prend assez d'individualité pour devenir dans notre esprit l'objet d'un classement, c'est-à-dire pour devenir un *concept*, la voilà substance. Les phénomènes même, dès que, au lieu d'être énoncés comme faits nouveaux, ils sont conçus en bloc comme ayant de l'existence, deviennent des substances en même temps qu'ils deviennent des concepts. Ainsi pouvons-nous dire : on appelle substantif un terme représentant un concept. /.../ La substance, que le substantif représente, est essentiellement quelque chose de permanent, que l'esprit n'envisage pas, quand il l'évoque ou le fait fonctionner en tant que substance, comme sujet aux atteintes du temps. /.../ La définition la plus adéquate de la catégorie grammaticale est en somme donnée par la phrase suivante : *Le substantif est* (Damourette et Pichon, 1927 : 68-71).

3.3. Il semble que le linguiste doive ici rendre les armes et qu'il lui faille donner raison à Benveniste. N'a-t-il pas dit son dernier mot ? Que peut-il ajouter au constat que le nom renvoie à l'ontologie ? Ceci quand même, s'il soutient que sa discipline l'incite au réalisme : qu'il s'agit d'existences, et non d'essences, ce qui entraîne quelques réévaluations. Cela encore, d'ordre grammatical, qu'entre toutes les catégories du discours le nom est seul à présenter la particularité de ne pas requérir de lien nécessaire avec les autres composants de la construction phras-

tique. Il n'a pas de « force nodale » (Damourette et Pichon) et s'avère auto-suffisant au plan sémantique¹⁸ :

Le nom-substantif est un élément de la langue assujéti à l'obligation d'avoir son incidence finale dans le champ de ce qu'il signifie (*maison* ne peut se dire que de ce qui est maison) /.../ s'il arrive qu'on fasse d'un adjectif un élément incident dans le champ de sa signification, il en devient *ipso facto* un substantif (ex. *le beau*, et par itération d'incidence dans le même champ : *la beauté* (Guillaume, 1933 : 31).

Cette « incidence interne » fait qu'à l'opposé du verbe et de l'adjectif qui « se disent du nom », de l'adverbe qui se dit du verbe et de l'adjectif, « le nom ne se dit que de lui-même » (Guillaume, 1994 : 37). Cette capacité autarcique constitue une singularité dont l'attestation est donnée par l'existence de phrases nominales, et plus encore par celle de phrases nominales monoterme. D'ordre syntaxique, cette autonomie doit être saisie au niveau de sa manifestation, dans l'actualisation, où s'observe la spécificité du nom. Tandis que l'acte de référenciation réalisé par les autres composants de la phrase s'effectue par l'entremise de la référenciation nominale (celle du sujet pour le verbe, du nom recteur pour l'adjectif), le nom opère de manière autonome et première sa référenciation. C'est pourquoi, même pour les compréhensions qui font du verbe le cœur de la phrase — telle la grammaire de Tesnière qui interprète anthropologiquement l'actancialité comme mise en scène d'un « petit drame » —, le nom reste premier, il dresse la référenciation initiale c'est-à-dire, pour filer la métaphore, les planches sur lesquelles est donnée la représentation phrastique.

C'est ce qui explique la compréhension très ancienne de la phrase, et de la proposition logique, comme thème à propos duquel on prédique. Cette problématique est en réalité faussée de ce que le raisonnement porte sur des dénominations et réfléchit sur des sens figés, réifiés, considérés au seul plan de la langue. Une actualisation nominale est en fait déjà une prédication, bien au delà du seul « prédicat de déno-

18 Que le nom ait besoin d'actualisateurs pour déterminer la représentation construite ne change rien à son autonomie sémantique. Les déterminants jouent comme des régulateurs qui permettent de donner plus ou moins de précision à la référenciation ; ils modifient la représentation mais ne changent pas sa nature.

mination »¹⁹. Elle fait sens en exprimant un point de vue sur l'objet, des relations entretenues avec lui, et une prise de position envers d'autres locuteurs. S'y ajoute encore ce que Benveniste appelle un « prédicat de réalité », dégagé par l'analyse de la phrase nominale :

Une assertion finie, du fait même qu'elle est assertion, implique référence de l'énoncé à un ordre différent, qui est l'ordre de la réalité. À la relation grammaticale qui unit les membres de l'énoncé s'ajoute implicitement un « *cela est !* » qui relie l'agencement linguistique au système de la réalité. Le contenu de l'énoncé est donné comme conforme à l'ordre des choses (1966 : 154).

Dans les phrases nominales, complètes en dépit de l'absence de verbe, la prédication de réalité ne peut être rapportée qu'au nom²⁰. L'assertion se fait alors sans détermination temporelle ni marque personnelle : « C'est, hors du temps, des personnes et de la circonstance, une vérité proférée comme telle » (*id.* 165). La phrase nominale, dont la spécificité « réside dans la non-variabilité du rapport impliqué entre l'énoncé linguistique et l'ordre des choses », devient ainsi l'expression privilégiée des « vérités générales », des sentences, « l'expression par excellence de la *définition* intemporelle » (*id.* 166). Ces remarques sur la phrase nominale valent évidemment pour le nom et on y retrouve les caractéristiques de la dénomination. Elles permettent de résoudre l'apparente contradiction entre le relativisme des propositions faites sur la nomination et la valeur absolue dont la dénomination semble être dépositaire, et nous donnent en même temps à comprendre le propre du nom.

3.4. Il est difficile de concevoir que nous puissions accéder une connaissance intrinsèque²¹ de l'objet, à son appréhension « en soi »,

19 Sur ce point nous renvoyons à Siblot, 1998 et 1999a.

20 On en a par ailleurs confirmation dans le fait que les verbes d'existence sont nécessairement suivis d'un nom : *il y a, il est, il existe* + dét. + N.

21 Cadiot et Nemo discernent au sein du nom deux composantes, dont l'une semble correspondre à ce sens intrinsèque : « S'agissant du rapport existant entre les noms et les choses /.../ il nous semble indispensable de comprendre qu'il n'y a pas pour la langue de monde sans l'homme et que les mots assument d'emblée un monde avec

qui serait alors vérité ultime. Ce ne peut donc être qu'illusion, effet de représentation nominale précisément dont il faut rendre raison. On pense à l'idée ordinaire selon laquelle, pour établir l'usage à partir des emplois, la langue ne retient que la part commune à l'ensemble des locuteurs. Saussure postulait « une sorte de moyenne » entre les réalisations de la « masse parlante ». Une telle résultante, dégagée par effacement des composantes conjoncturelles et des particularités idiolectales, correspond assurément à un processus de conceptualisation des langues naturelles. Mais elle ne répond pas à notre interrogation car, à l'œuvre dans toutes les opérations d'abstraction nécessaires à la constitution des catégorisations linguistiques et des modélisations prototypiques, elle n'est pas propre au nom. Ce qui par contre apparaît spécifique de la catégorisation nominale, c'est l'absence en elle des traits temporels et personnels inhérents à la catégorie verbale. De sorte que lorsque le processus de généralisation et d'abstraction a permis la constitution d'une catégorie nominale, celle-ci apparaît déliée de toute détermination particulière. Elle semble consister par elle-même, en elle-même, de manière autarcique sans recours nécessaire à d'autres constituants linguistiques. L'actualisation nominale permet ainsi « d'évoquer l'objet en tant que tel », prêtant à croire que celui-ci est conçu « en soi », hors du temps et hors de toute relation anthropologique. Les relations nécessaires à l'élaboration de la catégorisation sont en réalité déjà inscrites dans son sémantisme, mais se trouvent effacées du fait de leur effacement dans la catégorie nominale ; du fait du propre du nom. Le mécanisme de l'essentialisation-réification est là, qui autorise les compréhensions essentialistes et leurs retombées grammaticales en termes de substantif : qui installe une dénomination au sens immanent à la place des dynamiques de la signifiante du praxème nominal.

l'homme, la dynamique interne des mots ayant son origine /.../ dans cet avec. Pour décrire un objet il faut décrire à la fois ses propriétés intrinsèques (PI), propriétés neganthropiques, et le type de rapport que l'on entretient avec lui que nous appelons propriétés extrinsèques (PE). Le terme de rapport étant défini ici comme la forme spécifique que prend le contact avec un objet » (1997 : 24). Si la notion de PE recoupe sans embarras les relations à l'objet qui fondent celle de nomination, il n'en va pas de même pour les PI, dont le statut n'est pas explicité, et qui suscite la perplexité. Les auteurs annoncent une publication sur ce point.

4. Il n'est pas question de conclure, puisqu'il s'agit au contraire d'ouvrir de nouvelles perspectives sur les fonctionnements du nom. Nous plaiderons simplement pour un « juste nom » : il convient d'appeler un chat un chat, et un acte de catégorisation nominale une nomination. Dans leur existence même de dénominations métalinguistiques, *nomination* et *dénomination* confirment la problématique de la nomination. Les termes disent des « points de vue » différents, nécessaires et complémentaires, sur le langage : celui de la langue et celui du discours, du sens produit et de sa production. Dans le dynamisme de leur signifiante, ils témoignent qu'ils ne sont pas de simples étiquettes mais des outils pour produire du sens, selon nous des praxèmes. Et s'il faut une péroration, disons que pour une sémantique discursive et référentielle parler de nomination paraît de bon sens.

BIBLIOGRAPHIE

- Bakhtine M. 1929, *Marksism i filozofia jazyka*, trad. Yaguello M., 1977, *Le marxisme et la philosophie du langage*, Éditions de Minuit.
- Barbérís J.-M., Bres J., Siblot P. 1998, (éds), *De l'actualisation*, CNRS Éditions.
- Benveniste E. 1966, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard.
- Bréal M. 1897, *Essai de sémantique*, rééd., 1982, G. Monfort, Brionne.
- Bres J., Martel P. 2001, (éds) *Les noms de Montpellier*, Praxiling, Montpellier.
- Cadiot C., Habert B. 1997, « Aux sources de la polysémie nominale », *Langue française*, 113, 3-11.
- Cadiot C., Némó F. 1997, « Pour une sémiogénèse du nom », *Langue française*, 113, 24-34.
- Cassirer E. 1925, *Sprach und Mythos*, trad. Hansen-Love O. 1973, *Langage et mythe. À propos des noms de dieux*, Éditions de Minuit.

- Détrie C. 2001, *Du sens dans le processus métaphorique*, Champion.
- Détrie C., Siblot P., Verine B. 2001, (éds), *Termes et concepts pour l'analyse du discours*, Champion.
- Damourette J. et Pichon E. 1911, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, Éditions d'Artey.
- Dubois J. 1973, (éd.), *Dictionnaire de linguistique*, Larousse.
- Ducrot O., Schaeffer J.-M. 1995, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Seuil.
- Gary-Prieur M.-N. 1999, *Les termes clés de la linguistique*, Seuil.
- Greimas A. J. 1966, *Sémantique structurale ; recherche de méthode*, Paris, Larousse.
- Greimas A. J., Cortès J. 1979, *Sémiotique, Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette.
- Grevisse M., Goose A. 1993, *Le bon usage*, Duculot.
- Hagège C. 1985, rééd. 1987, *L'homme de paroles*, Gallimard.
- Kleiber G. 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, 77-94.
- — — — 1990, *Sémantique du prototype*, PUF.
- Lafont R. 1978, *Le travail et la langue*, Flammarion.
- Maingueneau D. 1996, *Les termes clés de l'analyse de discours*, Seuil.
- Martinet A. 1969, (éd.), *La linguistique. Guide alphabétique*, Denoël.
- Milner J.-C. 1982, *Ordres et raisons de langue*, Seuil.
- Mæschler J., Reboul A. 1994, *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Seuil.
- Molinié G. 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Le Livre de Poche.
- Mortureux M.-F. 1997, *La lexicologie entre langue et discours*, SEDES.
- Mounin G. 1974, (éd.), *Dictionnaire de la linguistique*, PUF.
- Picoche J. 1987, *Dictionnaire étymologique du français*, Dictionnaires Le Robert.
- Pottier B. 1963, *Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et traduction mécanique*, Publications de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Nancy, Nancy.
- — — — 1973, (éd.), *Le langage*, Les dictionnaires du savoir moderne.

- Rastier F. 1991, *Sémantique et recherches cognitives*, PUF.
- Rey A. 1995, (éd.), *Dictionnaire historique de la langue française*, Dictionnaires Le Robert.
- Rey-Debove J. 1998, *La linguistique du signe*, Colin.
- Riegel M., Pellat J.-C., Rioul R. 1998, *Grammaire méthodique du français*, PUF.
- Saussure F. de 1916, *Cours de linguistique générale*, éd. Mauro T. de, 1972, Payot.
- Siblot P. 1997, « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages*, 127, 38-55.
- — — — 1998, « Nommer, c'est déjà prédiquer », *Cahiers de praxématique*, 30, 37-54.
- — — — 1999a, « Qu'est-ce que poser un thème ? », Guimier C. (éd.), *La thématisation dans les langues*, Peter Lang, 33-44.
- — — — 1999b, « Appeler les choses par leur nom. Problématiques du nom, de la nomination et des renominations », Akin S. (éd.), *Noms et re-noms : la dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, Dyalang, Rouen, 13-32.